



Trouver la bonne ivresse

entretien avec
Pierre-Yves Albrecht

Pierre-Yves Albrecht est philosophe de formation. Devenu éducateur et confronté à la toxicomanie, il a élaboré une thérapie originale qu'il utilise depuis vingt ans avec succès aux Foyers des Rives du Rhône. Le recours aux drogues, estime-t-il, est recherche d'ivresse, tentative d'échapper au monde profane, de pénétrer, mais par effraction, dans ce monde intérieur évoqué par toutes les traditions et auquel l'homme appartient. La porte d'accès véritable est celle de l'initiation, rite de passage qui ouvre progressivement sur l'invisible, mais aussi approche stratégique de cette ivresse chassée de notre espace culturel. Ce processus initiatique, disparu de nos sociétés occidentales, qui permet une harmonisation progressive du corps, du cœur et de l'esprit, il le propose aussi à tout individu en quête de liberté. Pour développer la conscience et, à travers l'expérience où l'on est confronté à soi-même, entrer dans une voie d'évolution et gravir les degrés successifs de l'être.

Vous vous occupez de personnes ayant des problèmes de dépendance alors que vous êtes philosophe de formation. Quelle place la philosophie occupe-t-elle dans votre démarche ?

Je tiens en haute estime la philosophie. Je pense à Platon, à Socrate, donc à une sorte de philosophie ambulatoire, orale, avant tout existentielle, pratiquée, une sorte de maïeutique. Et lorsqu'il y a maïeutique, automatiquement, la fonction d'éducateur apparaît. La philosophie est une stratégie pour éduquer, ce qui, pour moi, veut dire permettre à l'enfant d'accéder à qui il est. Je ne suis pas entré dans le système éducatif classique parce que, telle qu'elle y est pratiquée actuellement, l'éducation me désarçonne, me déplaît. On s'y intéresse plus au social qu'à la pédagogie et cela ne correspond pas à ce que je pense au sujet de l'éducation. J'ai été, à mes débuts professionnels, professeur de philosophie. J'étais dans un collège privé, j'avais comme élèves des gens très riches. À un moment, j'ai pris le contre-pied et j'ai voulu travailler avec les pauvres, dans les prisons. Une maison de rééducation s'ouvrait dans mon pays, la Suisse, j'ai postulé et je suis devenu éducateur. Je me suis vite rendu compte qu'il était impossible d'éduquer – au sens où je l'entendais – des enfants qui nous considéraient à juste titre comme des gardiens parce que nous les enfermions à clef dans leur chambre. On m'a alors demandé d'ouvrir une maison pour toxicomanes et d'imaginer une prise en charge originale. C'est ce que je fais depuis. C'était en 1981, il n'y avait pas, dans ces années-là, de structures déjà installées et j'ai eu quartier libre. Mais je ne savais pas trop, moi non plus, ce qu'était la toxicoma-

nie, et ce n'est qu'au bout de deux ans de tâtonnement, que, philosophiquement, j'ai compris : avec la toxicomanie on entrait de plain-pied dans la grande thématique de la liberté. Je suis alors sorti de cette problématique des symptômes, cocaïne, héroïne, alcool ou autres substances. La question qui se posait pour moi était devenue : pourquoi perd-on sa liberté et comment la regagne-t-on ? C'était cela qui m'intéressait et cela pouvait concerner également les non-toxicomanes. Cette réflexion sur la liberté débordait sur l'ensemble de la Cité. Je pouvais alors travailler à cette question en tant que philosophe. Finalement, l'homme de la rue n'était pas très différent du toxico que je soignais, à cette différence que ses dépendances portaient d'autres noms qu'on pouvait rassembler sous le label générique de Normose.

Ce n'est pas une démarche ordinaire. Comment a-t-elle été perçue ?

Cela n'a pas été simple. Pour les gens, j'étais éducateur social, mais pour moi, j'étais philosophe et la pédagogie que nous pratiquons aux Foyers des Rives du Rhône est absolument originale dans ce milieu du social. Cela a toujours été regardé d'une manière suspecte, mais comme « cela marche », nous n'avons jamais été vraiment ennuyés.

Il s'agit donc d'aider les toxicomanes, prisonniers de leur dépendance, à retrouver leur liberté. Quel a été l'apport de la philosophie ?

Le mythe de la Caverne, de Platon, m'a semblé particulièrement intéressant. Dans ce mythe, des hommes, enchaînés au fond d'une caverne, n'ont pour horizon visuel que la paroi du fond à laquelle ils sont attachés. Derrière eux, d'autres hommes déambulent autour d'un feu qui projette leurs ombres sur le fond de la caverne. Près de l'entrée, d'autres hommes vivent dans le halo d'une lumière qui leur parvient de l'extérieur de la caverne, extérieur qu'eux-mêmes ignorent et qu'ils n'ont jamais prospecté, tandis qu'une dernière catégorie d'hommes rares sont sortis de la caverne et contemplant le soleil, source de toutes les lumières dérivées entrevues par les autres individus. Les hommes au fond de la caverne ont donc pour seule réalité les ombres qu'ils voient apparaître sur la paroi. Si l'on détache l'un d'eux et qu'on lui indique où est la réalité – l'extérieur de la caverne –, il a peur, ne veut pas y croire et se réenchaîne. Les autres positions occupées par les différentes catégories d'homme habitant la caverne typifient différents degrés de connaissance que Platon appelle successivement : l'opinion, la science, la contemplation.

Avec la grande toxicomanie, l'homme est dans cet état de conscience où l'illusion prédomine et où il croit à la réalité de celle-ci. Mais ceci est valable pour tous les hommes, il n'y a pas que les toxicomanes à être enchaînés, nous sommes tous dans le monde de l'illusion, à ne voir que les ombres sur la paroi. Dans cet état, nous sommes confrontés à des états de conscience spécifiques. Toute la cure – mais aussi l'existence, la cure existentielle de l'homme – consiste à accéder à des états de conscience libres. Dans la thérapie, nous ne parlons pas d'états de conscience, mais de valeurs, d'éthique, d'aspects physiques, mais finalement, tout revient à se libérer d'un état de conscience emprisonné et à acquérir une nouvelle vision du monde. Pour cela, il faut de véritables stratégies. Il ne suffit pas de faire du sport, ni même d'entrer en religion, d'expérimenter la méditation, le chant, l'écriture, la poésie... Il faut réussir à toucher le fondement de la conscience qui sommeille. Il faut réussir à faire entrer la personne dans des états de conscience qui ne soient pas simplement analytiques. La plupart des thérapies procèdent en effet par démarche analytique, à grands déploiements de conseils et de théorie. À mon sens, cela ne sert à rien et malheureusement notre philosophie est aussi devenue, avec le temps, intellectuelle et analytique.

La grande force d'une véritable thérapie, selon moi, c'est de plonger la personne dans une situation où elle va vivre un nouvel état de conscience. Toute notre pratique va donc essayer de créer des situations favorables pour que la personne puisse expérimenter cela. Cela est de l'ordre du mystère mais Cela lui fait passer une porte. C'est l'initiation : aller de quelque chose de visible à quelque chose qui ne l'est pas encore. En psychologie, on dirait aller du moi vers le je, ou du moi vers le soi, ou du moi vers mon vrai nom, etc. Toute la démarche philosophique, depuis le début des temps, est cette tentative d'aller du visible à l'invisible, de l'homme au dieu, de la nature à la sur-nature – des noms différents pour une recherche de stratégie aidant à pénétrer ce monde que nous ne sommes pas encore. C'est le fondement de la philosophie. Tout l'effort de Platon consiste à trouver comment rentrer dans cette sur-nature à laquelle l'homme appartient. Par l'extase, par l'ivresse, par l'amour sublime, l'amour en tant que force, pas seulement en tant qu'émotion, sentiment, sensiblerie. À mon sens, seul l'amour est capable d'ouvrir une porte.

On doit vous répondre souvent qu'il ne s'agit pas de transformer des toxicomanes en philosophes mais de les sortir de la drogue !

Mais il faut bien, pour cela, comprendre ce qu'est la drogue. Chacun, qu'il le sache ou non, recherche l'ivresse parce que c'est elle qui catalyse l'ouverture de la porte. Les toxicomanes ne veulent pas autre chose que l'ivresse sublime. Mais ils ne l'ont plus. La société ne donne pas d'orientation, de codification de l'ivresse. Anarchiquement, ils prennent donc ce qu'on pourrait appeler des catalyseurs, des stimulateurs d'ivresse mais qui ne donnent pas une orientation précise. La drogue est là, de façon consciente ou non de la part du toxicomane, pour lui apporter ce remède : une stratégie – l'ivresse – pour aller ailleurs. Cette ivresse est spécifique à chaque drogue. Avec la cocaïne, la personne va se conduire comme un chevalier, avec l'héroïne, comme un saint, avec le shit, comme un chaman. Toutes ces drogues sont des fac-similés qui tentent vainement de remplacer les dieux de l'ivresse chassés du Panthéon. Platon considérait certaines divinités comme chef de chœur amenant les choreutes dans des tourbillons d'extases : Aphrodite dispensait l'ivresse amoureuse, les Muses accordaient les débordements poétiques, Ares l'enthousiasme héroïque et Apollon l'art prophétique, tandis que Dionysos était le patron des orgies cathartiques. Les dieux sont morts ainsi que leurs pouvoirs et la toxico-dépendance est devenue le succédané d'une ivresse jadis légitime et divine mais qui ne peut plus être vécue.

Le monde est normalement toxicomane. La différence, c'est que les toxicomanes de nos Foyers sont déclarés comme tels parce qu'ils sont allés trop loin. Mais qu'est-ce que la boulimie, l'anorexie, les psychoses, les névroses, la démence... toutes ces grandes catégories fantasmagoriques si hautes en couleurs et désespérantes, si ce n'est des sortes d'ivresses larvées, des tentatives de différer des états de conscience pris dans l'étau des normoses ? On ne peut imaginer vivre sans ivresse, ce serait renoncer à vivre.

Je pense que le drame de notre société, le plus grand péché qu'elle commette (sans le savoir peut-être), c'est de supprimer la possibilité d'ivresse. Les rythmes d'existence (horaire, travail...), la vision de la vie, la manière de penser celle-ci, qui nous sont imposés, laissent en effet difficilement de la place à l'enthousiasme.

Il ne faut pas supprimer l'ivresse, il faut la réorienter. Mon travail consiste à faire en sorte que le jeune homme, la jeune femme puisse traverser les initiations – stratégie vers l'ivresse – qu'il ou qu'elle n'a pas pu passer, puisque cela fait des siècles que nos sociétés n'en proposent plus.

C'est d'ailleurs un mot qui peut être mal compris. Qu'entendez-vous par initiation ?

L'initiation, c'est un rite de passage. Elle permet le passage d'un cap, par exemple de l'enfance à l'adolescence. C'est une épreuve codifiée qui va permettre d'accéder à un nouveau statut, reconnu par la société ou la tribu. C'est également ce qui permet d'établir un lien entre le visible et l'invisible, la nature et la sur-nature.

Les initiations sont récurrentes : durant la vie d'un homme il y a plusieurs passages, certains plutôt sociaux, favorisant une insertion dans la société, d'autres plutôt « mystériques » permettant d'entrer dans d'autres états de conscience et d'accéder à d'autres niveaux d'être. Les initiations dévoilent des dimensions profondes tout au long de la vie et gèrent les rapports entre le visible et l'invisible, entre l'homme et les dieux. Ce sont des seuils de transformation, des métamorphoses successives qui permettent à l'homme de cheminer vers lui-même.

L'esprit, dit-on dans la littérature traditionnelle, est dans la prison de l'âme et l'âme est dans la prison du corps. Pour libérer l'esprit, il faut libérer l'âme. L'homme visible, « mondain », celui de tous les jours, avec sa psychologie triviale, cache un homme intérieur, mystérieux, qu'on peut appeler l'esprit, qui est prisonnier de l'âme – celle que les Soufis appellent l'âme orgueilleuse. Il y a donc une ascèse, un travail, à faire pour libérer l'âme orgueilleuse de la prison du corps. Libérée, l'âme peut libérer à son tour l'homme intérieur – qu'on appelle dans la tradition le soi, l'homme debout. C'est une sorte de metanoïa, de renversement de toutes les valeurs. Dans la statuaire des cathédrales, on trouve parfois comme illustration de ce que je dis un personnage, tête en bas, pieds en haut, et de la plante de ses pieds sortent des fleurs. Il a réussi le retournement de son être ; les fleurs à ses pieds en témoignent.

Aux Foyers des Rives du Rhône, il y a cette tentative de retournement et de transformation par étapes de la personne, mais je voudrais préciser que ce que nous faisons n'est pas une pédagogie réservée aux toxicomanes, elle s'adresse à chacun dans la mesure où cette metanoïa est le projet secret de tout homme.

Comment procédez-vous concrètement aux Foyers des Rives du Rhône ?

Les jeunes qui arrivent aux Foyers ont d'énormes problèmes. Tout un travail sera fait sur l'acquisition de nouveaux rythmes, très quotidiens, très simples au début : se coucher tôt, se lever tôt, manger normale-

ment, travailler au jardin, pratiquer toutes sortes d'activités proches de la nature. Nos institutions sont situées soit à la campagne, soit en montagne, avec leur agriculture respective. Les jeunes travaillent leurs animaux intérieurs. Cette première approche va réharmoniser ce que nous appelons la couche du paysan, le rapport de l'homme à la nature, qui, dans le cas de ces jeunes, a été totalement bouleversé. C'est le premier travail, qui va les occuper pendant cinq à six mois.

Lorsque l'harmonisation à ce niveau est quelque peu confortée, nous passons à un deuxième stade qui est le travail de l'artiste et du chevalier, le producteur de formes. Pour produire des formes, en effet, nous parlons du principe qu'il faut du courage et de l'audace parce que cela engage la personne. Le travail de l'artiste va s'effectuer à travers des travaux comme la poterie, le vitrail, le chant, etc. Le paysan a fourni la matière à laquelle l'artiste-chevalier va donner une forme, se donnant à lui-même également – et c'est cela qui est important – une forme intérieure. Le fait par exemple de tout à coup se découvrir une belle voix restructure par résonance la juste mélodie d'un cœur.

Dans un troisième stade, celui du philosophe, ou du prêtre-philosophe comme nous l'appelons, le travail ouvre au rapport de l'homme avec la transcendance. C'est la dimension spirituelle de notre méthode : exercices d'herméneutique, d'interprétation de textes sacrés, de production littéraire de textes chevaleresques, spirituels. Par ces disciplines, la personne essaie de rétablir un contact entre le visible et l'invisible.

Les trois dimensions – écologique, artistique, spirituelle – sont interpénétrées, l'idéal étant que la dimension spirituelle vienne immerger les deux autres, mais méthodologiquement, nous sommes obligés de commencer progressivement parce que les jeunes gens qui viennent chez nous n'ont aucune idée de ce qu'est la spiritualité. Il n'y a plus de culture spirituelle dans nos pays et commencer par là serait, pour eux, incompréhensible. C'est une sorte d'escalier qu'ils gravissent petit à petit et, lorsqu'ils sont au sommet, effectivement, ils intègrent le tout. Nous sommes dans une approche anthropologique qui considère les différentes parties de l'individu qu'on pourrait appeler, pour simplifier : corps, cœur, esprit. Corps à purifier par une ascèse sur le corps, plus précisément sur la conscience-corps qui a été enténébrée par de grandes ombres. Cœur à épurer en le reciselant, comme l'artiste, avec son ciseau, donne une nouvelle forme au bois. Esprit à libérer. Peu à peu, par cette ascèse, la vision du monde extérieur et intérieur de la personne va se transformer, et c'est

cela qui est important car c'est cela la guérison.

En effet, la guérison ne consiste pas seulement à ne plus prendre de drogue. La guérison n'est pas qu'une affaire de comportement. Le nouveau comportement – l'absence de prise de substance dans le cas qui nous occupe – est la conséquence d'un changement de vision. C'est la transformation, dont on ne parle jamais assez, et qui se fait toujours au niveau de la conscience : tout est une question de transformation des champs de conscience et ce processus n'est pas rapide.

Ce que je viens de décrire est l'aspect quotidien de ce qui se passe dans nos Foyers. Il y a également des aspects « extraordinaires » (par exemple le désert). Le désert a pour but de créer des situations absolument extraordinaires par rapport à l'ordinaire, afin qu'un certain état « d'esprit » germe et se développe : un aspect transcendant de la transparence. Durant ces épopées très sobres, le corps est immergé dans la nature. Dans le désert, il y a absence d'obstruction liée aux innombrables objets de consommation, il y a une tonalité d'existence extraordinaire dont la personne peut faire l'expérience si elle-même est déjà habitée par une certaine transparence. Si elle n'a pas tout à fait cette transparence, elle fait en tous les cas l'expérience de ce qui l'habite : le désert est comme un écran où la personne peut visionner qui elle est, ce qu'elle est et comment elle est. Grâce à ce cadre, elle expérimente cette chose très importante : l'homme intérieur. On observe alors que, quand elle parle, la personne n'utilise plus les mêmes mots, que ceux-ci ont acquis la puissance de l'éclair. On remarque que ses pensées, jadis ternes et lourdes, s'éclairent comme un soleil : sa vision du monde et de l'être a changé, un homme neuf est éclos. Dans ce cadre, la personne peut commencer à se poser et à poser une autre histoire. Nous avons décidé de faire à pied le tour de la Méditerranée, la base de notre culture. Pour ce faire, nous avons déjà parcouru le trajet allant de Sion à Compostelle, traversé successivement le Maroc, la Mauritanie et le Mali et sommes arrivés pour l'instant à Tamanrasset, au centre de l'Algérie. Donc déjà beaucoup de pas tissés dans les grands déserts. Il y a d'autres situations « extraordinaires » qui font également partie de la vie aux Foyers, toutes permettent de passer ces portes initiatiques dont j'ai parlé et d'accéder à des paliers de transformation.

Vous avez précisé que cette pédagogie initiatique ne s'adressait pas aux seuls toxicomanes. Elle se pratique également au sein de l'Académie Aurore. À quels besoins répond-elle ?

Je me suis rendu compte, il y a une dizaine d'années, que ce problème de l'initiation touche notre société depuis de longues années. Dans notre société post-moderne, il y a ce que j'appelle l'esquive de l'initiation : il n'y a plus de rites de passage depuis plusieurs siècles. C'est un phénomène unique dans l'histoire des sociétés. Cette esquive fait que l'homme ne peut devenir adulte et n'arrive donc pas à trouver qui il est, à « trouver son nom ». Par exemple, dans une tribu comme les Dogons, si quelqu'un ne trouve pas son nom, il n'a aucune responsabilité dans la société, on ne s'adresse même pas à lui, il est considéré comme une bête. C'est cet état de fait que nous vivons depuis plusieurs siècles en Occident. La société moderne ayant esquivé l'initiation n'a plus de nom et, tout ce qu'elle produit est, initiatiquement parlant, anémique. Depuis des siècles, nous avons des parents qui n'ont pas pu, faute d'initiation, accéder au statut réel de « parents », et qui sont en fait des « enfants sans nom » qui, à leur tour, font des enfants sans nom. Ce phénomène se perpétue, nous conduisant vers le pire. Le pire c'est déjà ce que l'on connaît à travers la multiplication des symptômes de dépendance qui fleurissent à notre époque et qui résultent, à mon sens, de cette impossibilité de « grandir » que notre mentalité anti-initiatique fixe a priori. D'où l'idée de restaurer ces initiations dans les écoles, à titre préventif, comme nous l'ont demandé certains professeurs. Beaucoup de personnes des branches médicales et paramédicales nous ont également demandé de pouvoir suivre les programmes mis en place aux Foyers. C'est pour cela que j'ai imaginé de restaurer ces rites de passage en mettant en œuvre cette pédagogie initiatique hors des Foyers, dans le cadre de l'Académie Aurore.

La pédagogie initiatique consiste à marquer les différentes phases de transformation, de progression d'un individu depuis la petite enfance jusqu'à sa mort. Il y a toujours eu des étapes typiques, les sept, quatorze et vingt-et-un ans. Tous les sept ans et jusqu'à la fin de la vie, une épreuve peut mener à la transformation de l'état de conscience. Il faut repasser ces étapes et c'est très difficile pour nous, hommes modernes, de traverser les étapes que nous aurions dû faire bien avant et que nous n'avons pas faites. Ces épreuves sont calquées sur les modalités de la psyché. Dans l'enfance, l'âme a plutôt besoin d'être développée sur le plan du paysan, ensuite sur le plan du chevalier, de l'artiste, et enfin sur le plan du philosophe. Au début, nous travaillons donc avec des mythes et des archétypes qui vont faire intervenir des grands personnages, tels la fée, le jardinier, etc.

Ensuite, nous rentrons dans la chevalerie, avec la « Dame de mes pensées », le « Chevalier-servant ». Et dans un troisième temps, nous contactons le philosophe, avec « Dame-Sagesse », etc. Normalement, à vingt-et-un ans, l'homme est au centre de lui-même, c'est-à-dire à la porte de son propre cœur, qu'il n'a pas encore ouverte. On peut représenter cela par une croix dont le chemin des bras horizontaux a été parcouru jusqu'au centre du cœur. À vingt-et-un ans, commencent les grandes initiations qui consistent à descendre dans sa nature profonde ou à monter très haut dans le ciel (la branche verticale de la croix), pour revenir sur la branche droite de la croix et réaliser au sein de la Cité tout ce qui a été acquis durant ces initiations, pour redonner au monde ce qui a été reçu.

La pédagogie initiatique va essayer, dans la mesure du possible, de restaurer certains rites de passage pour les gens dits « normaux », comme nous le faisons pour les personnes dépendantes dont la maladie, je le redis, résulte de l'esquive initiatique.

Concrètement, avec des adultes dits « normaux », et qui ne sont donc pas immergés dans les Foyers, comment cela se passe-t-il ?

La première chose à faire est de donner un enseignement, relativement théorique au départ, sur des thèmes qu'il est nécessaire de connaître : l'initiation, la cosmologie, l'anthropologie, l'herméneutique... afin de détenir des matériaux basiques à partir desquels s'élève un nouveau regard, une nouvelle manière de penser. Dans un deuxième temps, et c'est très important, il faut rendre solide cette nouvelle pensée à travers une expérimentation, pour que non seulement le mental mais l'être tout entier en soit imprégné. Cela va consister à greffer l'enseignement théorique sur des mises en situation percutantes pour permettre à l'étudiant de contrôler comment il assimile l'enseignement.

Dans un troisième temps, on va faire vivre à la personne une expérience en solitaire, un rite de passage dans un espace privilégié (forêt, désert...) où elle va pouvoir méditer tout ce qu'elle a acquis pendant un ou deux ans. Il va nécessairement se passer quelque chose. Ce rite de passage devrait être suivi d'autres que la personne pourra faire de manière autonome. Nous lançons le mouvement mais le processus initiatique ne s'arrête jamais et l'important demeure que la personne, après cette expérience, continue à vivre et à travailler dans le sens du processus initiatique.

Vous venez de passer une thèse de doctorat en ethnologie. Est-ce pour officialiser les fondements de votre pédagogie initiatique ?

J'ai choisi un sujet qui me passionne, celui de la transe et de l'extase à travers l'Histoire. Ce thème est donc lié à ma vocation auprès des ivresses. J'ai toujours voulu comprendre les bienfaits et les méfaits de l'extase et de la transe. Plus j'avance, plus je vois qu'il est impossible de vivre sans ivresse : la vie n'en vaudrait pas la peine. Il reste donc à trouver la bonne ivresse. Il y a des schémas d'ivresse qui amènent vers un relatif bonheur, par exemple l'amour – une des cinq ivresses que mentionne Platon avec celles du héros, des muses, de Dionisos et d'Apollon. Il m'intéressait d'approfondir tout cela dans un cadre très académique, universitaire, parce que, d'une part, la thématique est rarement traitée et, d'autre part, je suis sûr qu'à ses débuts, la philosophie s'exprimait sous forme de transe, que les philosophes prophétisaient par visions lors de trances spécifiques, que c'était une façon de pénétrer dans l'invisible. J'ai effectivement envie depuis longtemps de faire passer ces idées au niveau de la Cité. Pour être pris au sérieux, je pense qu'il vaut mieux, dans cette optique, employer certains canaux de transmission. Dans le cadre de ce doctorat, ce qui a été dit a été accepté et reçu de manière officielle et ne peut plus être éjecté sous prétexte d'être de la fantaisie. Cela a été ma manière de contribuer à faire passer ces thèmes auxquels je tiens beaucoup, à faire mieux comprendre la dépendance, mieux comprendre également le grand danger dans lequel nous sommes actuellement à cause de ce que j'ai appelé l'esquive de l'initiation. Je pense qu'il est très important de restaurer les rites de passage, qui impliquent comme stratégie la pratique d'une ivresse codifiée. Nous devrions donc repenser l'ivresse. Cela implique que l'on médite sur d'autres formes de connaissances que celles apprises à l'école, d'autres formes que l'approche analytique ou syllogistique aristotélicienne. Cela implique également que l'on réintègre, dans l'éducation et la pédagogie, les formes de connaissance méditatives basées sur le rêve, l'inspiration et la vision. C'est-à-dire que l'on travaille sur le cerveau droit autant que sur le gauche. Tout cela est capital pour l'humanité.

Vers quoi tendrait, alors, la bonne ivresse ?

Il faut bien entendre ce que je dis à propos de l'ivresse. Quand je parle de restaurer l'ivresse initiatique, je dis qu'il faut restaurer ces formes de connaissance que je viens d'évoquer, qui permettent une nouvelle manière de percevoir le réel. Le rationalisme un peu glacial qui a pesé sur notre système culturel est à l'origine d'une perception carrée et quadrillée. Ce rationalisme n'a pas la capacité de nous faire entrer

dans des dimensions beaucoup plus savoureuses, ce qui est le but de l'ivresse, qui n'est pas là pour nous faire simplement plaisir d'une manière hédoniste. Le but de l'ivresse, c'est de nous permettre d'entrer dans ces dimensions où nous pouvons rencontrer notre Ange-Esprit, dimension que nous ne trouverons jamais avec la raison. On nous dit actuellement : il faut retrouver des valeurs, du sens et nous bâtissons des théories à ce sujet. Mais une théorie n'apporte jamais le sens parce que le sens doit être goûté. Le sens est un goût : pour goûter, il faut être dans l'expérience. C'est le rôle des thérapeutes de provoquer ces états, mais sans substance. L'héroïnomanie, par exemple, éprouve abruptement, dans le flash, l'expérience du mystique. Pendant un court instant, il goûte à l'ineffable paix que lui procure l'héroïne. Le sens est alors présent, il le goûte, et celui-ci imprègne toute sa réalité. Le réveil est une catastrophe parce que le processus d'ivresse s'est effectué artificiellement, sans ascèse et sans orientation. Mais lui supprimer l'héroïne sans lui donner les moyens de vivre autrement cette expérience de la sainteté qu'il a éprouvée et qu'il n'oubliera plus, ne résout rien.

Chacun détient sa propre forme d'ivresse. Chaque ivresse touche un secteur de l'âme qui doit se réaliser dans une action spécifique. Chacun doit trouver la tonalité de son âme : quelle est la nature de son âme, où et comment la réaliser. Je pense que chacun a un archétype – certains parlent d'ange –, que cet archétype est réalisé en lui mais pas encore pour lui. Il est là en idéal et la personne est en marche vers son idéal, franchissant des étapes, sans jamais savoir si cet idéal est atteint – plénitude à reconstruire bribe par bribe à la mesure des instruments et capacités personnelles.

Tant que l'unicité (pour reprendre une formulation soufie) n'est pas réalisée, que nous ne sommes pas rentré en Lui, devenu Lui, tant que notre corps n'a pas rejoint le Tout, je pense que c'est la destinée de l'homme de ressentir le manque de son archétype vers lequel il se dirige.

Propos recueillis par Alain Chevillat

Pour aller plus loin

- Foyers des Rives du Rhône - www.rivesdurhone.ch
renseignements : rivesrhone@vbxnet.ch
- Académie Aurore - Sophie Largo - Domaine de la Gîte
CH 1907 Saxon - tél. 41 27 744 14 55
- Pierre-Yves Albrecht est l'auteur de plusieurs livres dont
- Le devoir d'ivresse, éd. Georg
- Le courage de se vaincre, éd. du Relié
- Il animera à partir de l'automne 2007 une formation à la « Pédagogie initiatique » (rens. 03 85 60 49 90).